



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Portraits intimes du dix-huitième siècle**

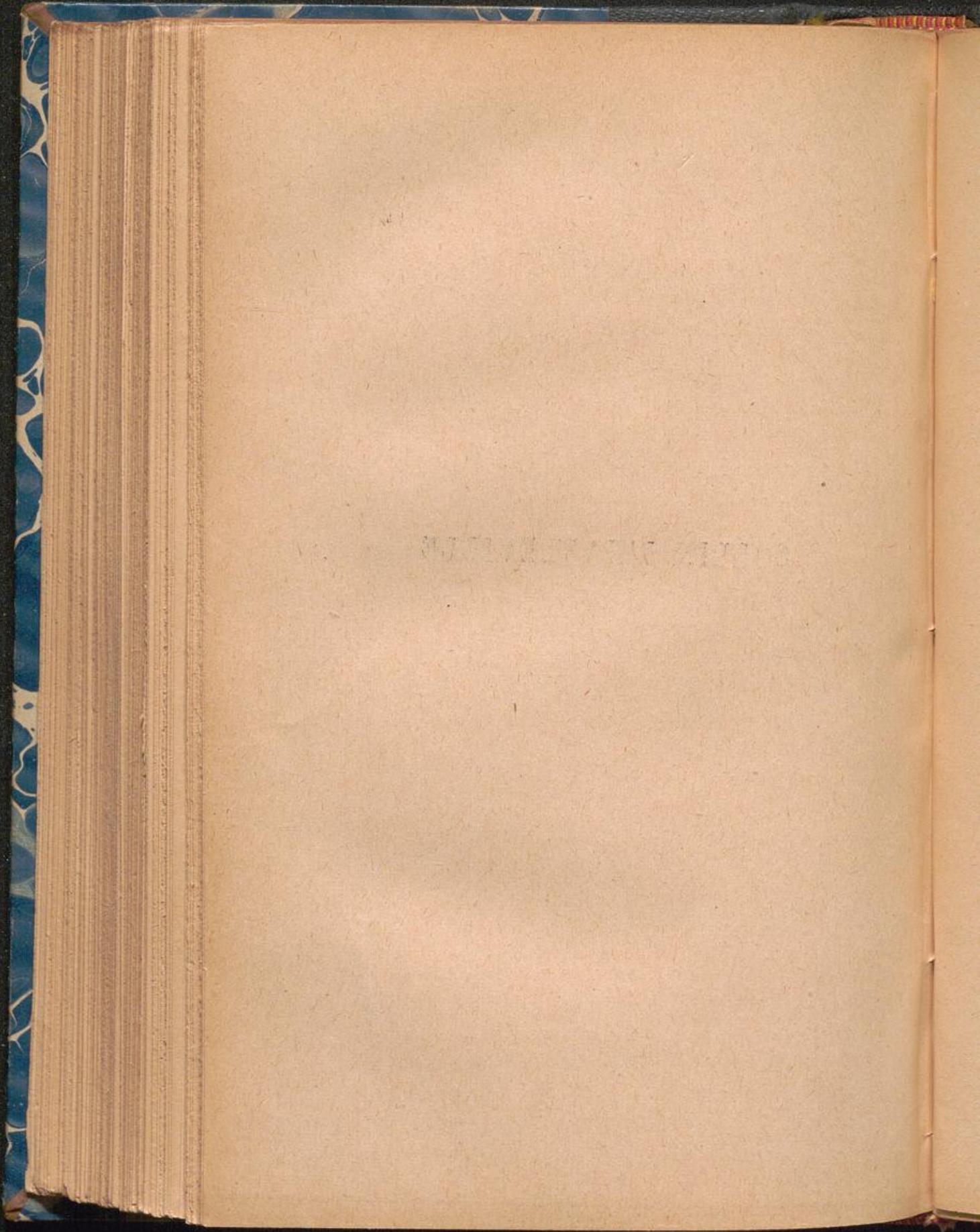
**Goncourt, Edmond de  
Goncourt, Jules de**

**Paris, 1878**

Collin d'Harleville

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

COLLIN D'HARLEVILLE



## COLLIN D'HARLEVILLE <sup>(1)</sup>

En 1778 existait à Paris, rue des Anglais, une maison garnie appelée *Hôtel Notre-Dame*, où la vie ne coûtait guère. On y dînait pour 14 sous, on y soupait pour 10 sous, et encore pouvait-on économiser 3 sous par repas en ne prenant pas de vin. M<sup>me</sup> Raclot, qui tenait cette maison, était une brave et aimable femme, et elle avait une fille pas trop laide qui savait la musique et chantait assez bien; en sorte que, le souper fini, les étudiants en droit ou en médecine logés dans l'hôtel se réunissaient au salon, où tantôt s'organisaient des quatuors d'instruments, où tantôt, dans la gaieté et l'enthousiasme de la belle jeunesse, éclataient d'interminables causeries à propos de tout, et à propos surtout de la pièce nouvelle.

Un soir de cette année 1778, un des jeunes hôtes de la maison, tout à l'heure clerc chez le défunt

(1) Jean-François Collin d'Harleville naissait à Maintenon le 30 mai 1755. Il mourait à Paris le 24 février 1806. Il tirait son nom d'un canton appelé Harleville, où son père possédait quelques arpents de terre.

procureur au parlement Laurent, puis chez son successeur Petit de Beauverger, et pour l'heure sans occupation et sans une idée de carrière bien arrêtée, disait à ses amis logeant sous le même toit un petit acte intitulé *l'Inconstant*, qu'il destinait modestement à l'Ambigu.

Les amis, qui étaient Pons de Verdun, le serviable Desalles, Maurice Levesque, Dutilleu, les futurs médecins Gonet et Dupan de Dax, auxquels s'était joint Andrieux (1), complimentaient Collin d'Harleville, et, d'un commun accord, déclaraient que la pièce méritait mieux que le boulevard.

Desalles s'emparait de l'acte et le portait à Préville. Préville faisait engager Collin d'Harleville à mettre *l'Inconstant* en trois actes. Et, la chose faite, l'acteur conseillait au jeune auteur d'y ajouter deux autres actes et de la récrire en vers.

Une grosse affaire pour Collin d'Harleville, qui n'avait commis encore que quelques méchants petits vers ! Enfin il s'enhardissait, et son inspiration, convoyée par la bande amie gaminant autour de lui, trouvait le monologue de « l'homme ennuyé » aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau, par un beau clair de lune.

*L'Inconstant* était reçu à la Comédie-Française. Cela se passait en 1780.

Mais le père Martin Collin, bonhomme rustique et pratique, exploitant un petit bien à Mévoisins,

(1) Notice d'Andrieux sur Collin d'Harleville en tête de ses œuvres.

près Chartres, mécontent de voir son fils ne pas prendre une carrière utile, coupait les vivres à l'auteur dramatique, qui se trouva un jour fort endetté près de M<sup>me</sup> Raclot.

.....  
Je capitulai donc : on m'offrait de payer jusqu'au moindre mémoire et de tout oublier, pourvu qu'oublant, moi, vers et prose, je vinsse vivre honnête avocat au fond de ma province. J'obéis : je quittai donjon, hôtesse, amis.

.....  
Et de retour à Mévoisins, l'auteur, reçu à la Comédie-Française, adressait cette lettre à M<sup>e</sup> Letellier, avocat au présidial de Chartres, demeurant derrière Saint-Saturnin :

« Monsieur,

« La confiance que j'ai en vos lumières et en l'amitié dont vous avez paru m'honorer me porte à vous ouvrir mon cœur ; c'est un avocat célèbre que je consulte, c'est à un digne ami que je m'adresse.

« L'inquiétude continuelle qui m'a fait sortir de chez divers procureurs, à mesure que j'y entrais, m'avertit qu'il est tems de quitter tout de bon ces messieurs-là. J'ai déjà vingt-cinq ans, je ne suis pas riche, je ne suis donc pas dans le cas d'amasser lentement ma réputation pièce par pièce, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, et si vous voulez bien me passer encore cette métaphore, il me faudroit un succès fondu d'un seul jet, succès sur lequel je ne compterois pas, s'il n'étoit donné qu'aux grands talens,

mais qui peut être le fruit d'une mémoire heureuse ou d'une plaidoierie intéressante. Je viens au fait et soumets à votre décision deux questions qui se présentent tout naturellement à moi : l'une est commune à tous les jeunes avocats, l'autre m'est particulière.

« La ville de Chartres est-elle favorable à un jeune avocat? Peut-on s'y instruire et s'y procurer un bien-être? Pour vous mettre à portée de décider cette première question, je vous dirai que j'ai d'assez bonnes études, trois années de procureurs et quelque facilité; cela ne suffiroit-il pas à un jeune homme plein de bonne volonté? J'apprends qu'il y a dans ce moment peu d'avocats, et si vous étiez moins modeste, j'ajouterois qu'on ne peut manquer de s'instruire auprès de vous, et qu'on est moins effrayé d'un petit nombre de confrères, quand on espère avoir le meilleur d'eux pour protecteur; mais vous rougissez..... Passons à la deuxième question.

« Elle est très-délicate, puisqu'elle frappe sur ce qui m'est le plus sensible. J'ai eu des torts, j'en conviens, j'ai donné bien du chagrin à ma famille. Elle s'en est plaint et elle a eu raison. Ces plaintes ont éclaté, et ma réputation a un peu souffert de tout cela. Seroit-ce un obstacle à l'exécution de mon projet? Franchement j'aurois peine à le croire, et il m'importe beaucoup de vous en convaincre (parce que celui qui aspire à votre amitié doit être exempt de vices essentiels). Observez, je vous prie, que toutes les plaintes de ma famille et mes torts n'ont qu'une même cause, ma répugnance à rester chez les procureurs; j'ai pu les offenser en cela, sans être un bien mauvais sujet. Quand on ajouteroit à cette première cause l'indolence

*qu'on m'a reprochée, vous conviendrez encore que je puis avoir cela de commun avec bien d'honnêtes gens, et qu'à mon âge, un seul succès, si mince qu'il soit, suffit pour corriger de ce défaut. Je ne crois donc pas m'être rendu indigne de l'estime des honnêtes gens, et j'ose assurer que je suis aussi éloigné de toute bassesse que le plus rigide de tous mes censeurs; j'ai pu avoir quelque légèreté, quelque mollesse, même quelque travers dans l'esprit, mais j'ai toujours eu le cœur bon et l'âme droite..... Pardonnez cet égoïsme, cette confiance à un jeune homme qui aspire à votre estime et à votre amitié. Cependant, comme l'honneur n'est pas toujours la mesure de la réputation, rassurez-moi, instruisez-moi, j'attends votre réponse avec l'impatience d'un homme qui désire joindre au titre d'avocat le titre non moins honorable et si gracieux de votre confrère; heureux si je puis m'honorer d'un autre plus précieux. En attendant que j'aye le droit de finir par ce doux nom les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, je me contente de me dire avec la plus respectueuse considération,*

*Monsieur,*

*Votre très-humble et très-obéissant serviteur.*

*COLLIN HARLEVILLE, avocat.*

*« P.-S. Mon projet est approuvé de ma mère, qui me charge de vous faire agréer ses civilités.*

*« Mévoisins, ce lundi 1<sup>er</sup> mai 1780.*

*« P.-S. Comme ma tante n'est instruite de rien, et que je ne sais si elle consentira à ce projet, je vous prie de me répondre avant de vous donner la peine de la voir;*

*j'aurai l'honneur de vous faire une réponse pour vous remercier, et, dans le cas où vous goûteriez notre projet, pour vous prier d'amener, s'il est possible, ma tante à ce que nous désirons. Mille excuses d'avance de toutes vos peines (1). »*

Le voilà donc avocassant à contre-cœur dans une ville, où il a à subir les lourdes plaisanteries de gros cousins sur sa manie de faire des *guillots* (vers), où il est tourmenté des comiques supplications de la vieille Monique, le conjurant de brûler sa comédie : une comédie étant aux yeux de la dévote servante de sa grand'mère une œuvre du démon. Il n'a guère, pour parler des choses qu'il aime, que sa jeune sœur Julie. Un type curieux de la bourgeoisie provinciale du temps que cette jeune fille, à laquelle les Noailles ont permis de chasser sur leurs terres de Maintenon, et qui, courant la campagne en habit d'amazone, est la meilleure pourvoyeuse de la table de Mévoisins.

Au fond, Collin d'Harleville reste toujours un peu poète, et les vers, naturellement, se mêlent à sa prose, quand il écrit aux gens qu'il aime.

*« Depuis le moment que j'ai quitté votre charmante habitation en chemin avec Babusse....., je n'ai cessé de songer à votre gracieuse réception, à l'aimable compagnie rassemblée autour de vous, aux plaisirs que l'on y goûtoit, aux jeux et aux ris qui habitoient votre château, à cette messe musicale d'Émancé, à ce patron si poli, disoit-on, et qui pourtant nous a fait attendre sa messe pendant une*

(1) Cette lettre, ainsi que celles dont la provenance n'est pas indiquée, sont la propriété de M. Letellier fils.

heurs, à cette enveloppe de souliers qui recéloit une chan-  
 sone.....

« En voyant des rochers cette longue enflade,  
 Maint humble toit sur le penchant semé,  
 Et le chemin qui semble une cascade,  
 Je me disois : Sauvage est bien nommé.  
 Mais de retour près de charmante hôtesse,  
 Je disois en voyant..... ce qu'on remarque en vous,  
 Ce sel, cet enjouement, cette délicatesse,  
 Sauvage, assurément, mérite un nom plus doux (1). »

Et même, l'avocat-poète, en dépit de ses serments à sa famille, de temps en temps faisait un petit voyage à Paris pour intéresser à sa pièce Molé, qui devait y jouer le principal rôle. Mais on avait eu beau déposer la pièce chez l'acteur, laisser de longs mois le manuscrit entre ses mains, Molé, qui n'avait pas assisté à la répétition, ne se décidait pas à lire *l'Inconstant*. Enfin, dans une visite que Collin d'Harleville rendait à Molé avec Desalles, son ami avait l'adresse d'arracher à l'acteur la promesse que la première fois qu'il irait jouer à la cour, il ferait mettre la pièce dans la voiture et la lirait en chemin. En attendant, Collin d'Harleville cherchait des conseils, et aussi la pesée et l'influence d'autorités littéraires du temps sur l'opinion publique. Il faisait remettre sa pièce à d'Alembert, qui refusait de la lire, s'excusant sur ses nombreuses occupations.

(1) Lettre écrite en 1783 par Collin d'Harleville à M<sup>me</sup> Dobet, propriétaire du château de Sauvage, sur la commune d'Émancé; lettre appartenant à M. Léon Vingtain. En 1793, Collin d'Harleville menait en visite chez M<sup>me</sup> Dobet, au château de Sauvage, Andrieux, réfugié chez lui.

Diderot, toujours bonhomme et ouvert à la jeunesse, consentait à lire *l'Inconstant* : « Une pelure d'oignon brodée de paillettes d'or et d'argent », tel était le jugement du grand écrivain, qui trouvait l'œuvre gentille et manquant d'action. Molé, lui aussi, avait définitivement lu *l'Inconstant* sur la route de Versailles ; il n'était qu'à moitié content ; il trouvait la pièce vieille comédie, genre Regnard, se plaignant qu'il n'y eût pas là-dedans, comme dans les pièces de Destouches, « de la pâture pour le cœur ». Toutefois il promettait de jouer, mais quand ?

Enfin, au commencement de l'année 1786, Collin d'Harleville a l'espérance d'être enfin joué. Il est à Paris et il écrit de l'hôtel d'Angleterre, rue Hautefeuille, le 6 février :

« La comédie est lente, l'auteur qui devoit passer avant moi, M. Lantier, est lent aussi. Je l'ai talonné, j'ai mis à ses trousses quelques-uns de mes amis qui sont aussi les siens. Enfin on donne ce soir sa comédie, les Coquettes rivales. J'ai vu avant-hier par hasard la répétition. La pièce m'a paru médiocre, et je ne présume pas qu'elle ait un grand succès. *l'Inconstant* est décidément la première comédie qu'on doit jouer après, et l'on m'assure que je serai joué en mars. Cependant je vais vous parler en ami ; je me trouve fort embarrassé, j'ai lieu d'être très-mécontent de ma famille ; je viens d'en recevoir une lettre désespérante, et, si j'en avois cru mon premier mouvement, j'aurois tout laissé là ; mais je gâteroïis mes affaires par trop de précipitation. C'est ici que j'ai de nouveau recours à votre amitié ; en vérité je crois que j'en abuse,

mais la situation où je me trouve fait mon excuse. Mes parents m'obligent à recourir à mes amis, et à quel meilleur ami puis-je recourir? Trois louis me viendroient bien à point : ce seroient cinq que je vous rendrois le plutôt possible, car enfin, sans me flatter, j'espère que l'Inconstant me paiera mon voyage..... »

Le 13 février, autre lettre de désespérance :

« ..... Mon Inconstant va moins vite que jamais. M. Cailhava fait remettre au théâtre l'Égoïsme, et on ne le pourra pas jouer avant quinze jours. Alors il faudra apprendre la tragédie et une petite pièce en un acte, de manière qu'il est presque impossible que je sois joué avant Pâques. Cependant mes rôles sont distribués, et il est toujours arrêté que l'Inconstant est la première comédie nouvelle qu'on jouera; mais s'ils en remettent d'autres au théâtre et qu'ils n'avancent point, je n'en serai pas plutôt joué. Vous ne sauriez croire, mon cher ami, combien je suis navré, moi qui croyois être joué en janvier. »

Le 25 février, nouvelle lettre et annonce d'un nouveau retard.

« Vous allez être bien surpris, Monsieur et cher ami; je ne suis plus à Paris, je l'ai quitté ce matin. Je vous écris de Perrai, où je vais souper et coucher. Lundi dernier, à l'assemblée générale des comédiens, on m'a déclaré que l'Inconstant ne pourroit être joué qu'à la rentrée. Que faire en ce cas à Paris? Me consumer dans une attente journalière et dépenser de l'argent. J'ai compté avec moi-même. Je n'ai guère eu, en comptant vos 72 <sup>l</sup> que j'ai reçus et dont je vous fais mille et mille remerciemens, que ce qu'il falloit pour faire honneur à mes

affaires et à mon voyage. J'ai gardé pourtant un peu pour mon retour. Je retournerai à la quinzaine de Pâques pour faire étudier et répéter ma pièce; je resterai cependant à Mévoisin et ne me montrerai point à Chartres, j'y ferois une trop sotte figure. On saura bien que je suis à Mévoisin, mais il n'importe. On pourra bien croire que mon Inconstant n'est pas jouable et ne sera jamais joué. Je m'en moque encore, il me suffit des suffrages d'amis et de gens éclairés tels que vous, M. Duval, M. Dattin, Pétion; quelques autres encore me suffisent. Je vais attendre patiemment dans ma campagne la quinzaine de Pâques et me dissiper le mieux qu'il me sera possible. Il est bien dur pour moi, qui comptois devoir être joué en janvier, en février, puis au moins en mars, de m'en aller sans l'être, mais enfin il faut me résigner. A quoi me serviroit de m'impatienter? Je ne supporte pas pourtant cela en philosophe, j'ai l'esprit et le cœur très-abattus, mais cela ira peut-être mieux dans huit jours, surtout si je reçois par la poste de Maintenon une jolie petite lettre de vous. »

Enfin, après avoir été forcé de faire sa rentrée à Mévoisins, Collin d'Harleville adressait, le 22 mars, à son vieil ami, l'avocat chartrain, la triste épître qui suit :

« Vous vous plaignez, dit-on, de mon silence, Monsieur et cher ami, vous avez raison, et moi j'ai tort, deux fois tort, puisqu'en ne vous écrivant pas, je me prive du plaisir de vous écrire; mais en vérité mon excuse est dans ma situation. Je suis dans un état de dégoût et d'abattement qui altère même ma santé. Je suis tourmenté, tout à

la fois et du passé, et du présent, et de l'avenir. Les nouvelles que je reçois de Paris ne me rassurent pas tout à fait. Un me marque que le Mariage secret, la petite pièce qui devoit passer avant l'Inconstant, se joue; que Figaro a dû être joué; que M<sup>lle</sup> Contat a reparu, etc. Tout cela va bien, mais il y a une comédie en cinq actes, nommée l'Égoïsme, qui devoit être remise au théâtre avant Pâques; Molé l'étudioit, et c'étoit le plus grand obstacle au jeu de l'Inconstant. Eh bien! cet Égoïsme, on craint qu'il ne passe pas avant la clôture. C'est à coup sûr un tour des comédiens qui me sont contraires. Ils tâchent par là de me reculer, afin de me pousser dans l'été s'il est possible. A-t-on jamais vu faire remettre des pièces et encore de mauvaises pièces encore, quand il y en a de nouvelles dont l'auteur attend depuis si longtemps? Ceci vous fait voir, mon cher ami, que l'absence fait toujours du tort. En restant à Paris, je n'aurois pas été joué avant Pâques, mais j'aurois veillé à ce que les pièces qui devoient défilier devant moi fussent jouées avant Pâques. Enfin je suis parti par raison, je ne dois pas m'en repentir, mais cela n'empêche pas que je ne sèche ici d'ennui et d'impatience. A Chartres, ce seroit encore pis; outre que j'y trouverois des personnes qui ne sont pas ici et qui me feroient un peu souffrir, je porterois partout l'impatience et l'ennui, et ne pourrois goûter aucun plaisir. Je m'ennuie, mais au moins je m'ennuie librement; je me promène dans les charmilles, et là, je rêve ou je gémiss tout mon saoul..... »

La semaine suivante (le 31 mars) il écrivait encore de Mévoisins :

« Je vous renvoie vos livres, Monsieur et cher ami, avec mille et mille remerciemens. Sans être extrêmement intéressants, ils m'ont amusé assez pour charmer les heures pendant cette semaine, fort triste d'ailleurs à cause du mauvais tems. Enfin les beaux jours renaissent, et j'ai planté aujourd'hui une allée de charmilles. Si ce tems continue, je ne m'ennuierai plus autant, car je ne suis pas changé et j'aime toujours l'agriculture. Cependant les tems ne sont pas les mêmes; l'an passé je n'avois point d'espérances prochaines, à présent je suis dans l'attente; cette attente absorbe toutes mes affections, je passe chaque jour de l'espérance à la crainte, selon les nouvelles que je reçois. Dutemple m'avoit rassuré en m'apprenant que plusieurs pièces défloient. Babusse vient de me rejeter dans mes premières inquiétudes en me déclarant qu'on joueroit peut-être encore une pièce avant l'Inconstant; je crois pourtant qu'il se trompe..... C'est demain aussi le dernier jour des François, hélas!..... Si la rentrée étoit pour moi.

« ..... Voulez-vous bien m'envoyer par le porteur : les Mémoires du chevalier de Grammont, le Chef-d'œuvre d'un inconnu, Don Gusman d'Alfarache ?

« J'ai peur que vous n'ayez pas les deux seconds, et je ne me souviens pas des livres amusans que vous avés, excepté les théâtres, car j'ai lu Gil Blas depuis peu. »

Le même jour, 31 mars, où, dans la décourageante attente de la mise en répétition de sa pièce, reçue depuis six ans, Collin d'Harleville se faisait planteur de charmilles, il recevait la bonne nouvelle, et le même jour, le pauvre diable d'auteur, sans un sol

pour se rendre à Paris, frappait de nouveau à la bourse de son ami.

« *Monsieur et cher ami, je reçois une lettre du secrétaire de la Comédie. Ma pièce est en répétition. Je pars après-demain, sed mea pecunia pauca quidem est Lutetiæ. Mea mater nullum mihi dat viaticum, je m'adresse à vous et rogo te ut mihi des etiam 48 libras, sic debebo tibi septem Ludovicos aureos. Enveloppez-les, je vous prie, dans un linge, pour que le commissionnaire, sûr d'ailleurs, ne sache pas ce qu'il porte. Pardon, mille pardons, mais je crois à l'amitié; au surplus j'espère bientôt m'acquitter.* »

Les répétitions duraient plus que ne le croyait l'auteur, et l'homme aux quarante-huit livres aurait été fort embarrassé s'il n'avait trouvé l'hospitalité chez un ancien pensionnaire de la dame Raclot, chez Maurice Lévesque, installé rue Saint-Hyacinthe-Michel, avec un camarade, étudiant en droit, aussi enragé de musique que Lévesque l'était de grec. Les trois amis, installés dans une chambre et deux cabinets et faisant le ménage et la *popote*, étaient tour à tour chacun de semaine, comme dans une chambre de soldats. Quelquefois Collin d'Harleville, auquel Lévesque prêtait secrètement l'argent de sa semaine, payait un peu de sa part avec des copies faites aux gages des libraires. On arrivait comme cela au commencement de juin, où il écrivait :

« *Tout va bien, Monsieur et cher ami, ma pièce se répète à force, et ils espèrent la jouer lundi prochain. Les quatre premiers actes vont assés bien, mais je crains que*

le cinquième ne languisse un peu ; j'ai passé une partie de cette nuit à le resserrer, à supprimer plusieurs détails qui auroient pu choquer le public ; c'est un cruel métier que celui-là, du reste je suis assez content des comédiens. Molé jouera comme un ange. Adieu, je cours chez lui, je ne puis vous en écrire davantage. Mille amitiés de ma part à Pétion, dites-lui bien que j'ai reçu sa charmante lettre, que je le remercie de ses sages conseils et qu'effectivement je suis prêt à tout. Je ne lui écrirai plus, ainsi qu'à vous, que le lendemain du jour fatal. »

Enfin, le 14 juin 1786, l'auteur, définitivement joué, écrivait :

« Enfin, Monsieur et cher ami, l'Inconstant a été joué hier mardi, le public l'a écouté avec enthousiasme et a demandé l'auteur à grands cris. Je n'ai point paru. Les journalistes y trouvent beaucoup de défauts, mais un grand talent. Adieu, je suis trop pressé.

« Tout à vous,

« HARLEVILLE.

« On donne samedi la deuxième représentation (1). »

Palissot déclarait que depuis qu'il fréquentait le théâtre, il n'avait jamais vu de début d'auteur fait pour donner de plus grandes espérances, et Collin d'Harleville, exalté par le succès, se mettait à écrire de suite *l'Optimiste*, dont le type lui était fourni par son père.

En décembre 1786, Collin d'Harleville écrivait :

(1) La pièce avait été déjà jouée avec un demi-succès sur le petit théâtre de la cour en mars 1784. Collin d'Harleville, par ménagement pour sa famille, n'avait pas osé assister à la représentation.

« Je sors des François ; on vient de jouer l'Inconstant. li avoit été demandé. La chambrée étoit assés bonne, pas encore aussi bonne que je l'aurois souhaitée ; la pièce a été bien reçue, et l'on a paru tres-content d'un petit changement que j'ai fait à la fin. J'ai égayé l'histoire du couvent par vingt vers assés comiques. M. Dattin pourra vous les montrer, je les lui ai envoyés pour qu'il eût la complaisance de les faire passer à l'acteur qui doit jouer à Chartres le rôle de l'Inconstant. A-t-il été représenté ? Je suis curieux de savoir comment cela s'est passé. J'aime mieux qu'on me le conte que si je m'y trouvois moi-même..... Comment passer de ces événements tristes à mon Optimiste ? J'y travaille pourtant à force, j'ai tout fait, excepté la dernière scène, à qui je veux rêver quelque tems encore, et je suis maintenant occupé à retoucher ; j'ai pris date pour lire aux François. Je suis content du caractère principal ; il est gai et d'une philosophie consolante ; mon intrigue, sans être très-forte, a pourtant de l'intérêt, mais le dénouement ne va pas encore à mon gré, j'y rêve sans cesse. Dans quinze jours, au surplus, j'espère avoir lu aux François. »

Au commencement de l'année 1787, l'ancien locataire de la chambrée Lévesque annonçait assez fièrement qu'il n'était plus en garni, mais dans un petit appartement bourgeois assez joli, avec les plus aimables voisins du monde, ce qui n'est pas indifférent, disait-il, surtout l'hiver.

Le 14 mai, après dix mois de silence, il s'excusait de sa paresse auprès de son ami Letellier :

« Imaginez-vous, Monsieur, que j'écris à peine à mes

parens les plus chers ; que je visite à peine ici mes plus chers amis. Enfin je ne me reconnois plus, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Ah ! mon ami, il n'est rien de tel que la santé ; la réputation, les applaudissemens, tout cela est fort beau, mais pour bien jouir de tout cela, il faut se porter bien, *sanitas ante omnia*. Et de plus en plus ce bien veut m'échapper. C'étoit peu d'avoir mal à la poitrine, un coup à la tête, des dartres, je me trouve atteint d'un mal interne, d'obstructions, surtout à la rate, et depuis longtems. La rate est, dit-on, le siège de la gaieté ou de la mélancolie, celui qui en souffre est triste malgré lui, aussi le suis-je et plus qu'un autre. Avouez qu'il est bien malheureux pour un poëte comique d'avoir une pareille maladie : à travers tout cela j'ai pourtant achevé mon *Optimiste*. Il a été reçu dimanche 7 à la Comédie-Françoise, et même avec applaudissemens. Peut-être y a-t-il de la prévention de la part des comédiens, car je le trouve inférieur à l'*Inconstant*, qu'ils avoient reçu comme par grâce ; il peut valoir mieux comme comédie, mais la touche en est moins forte. »

En septembre, la santé est revenue. L'auteur, heureux et fêté, se plaint que les jours s'écoulent trop vite dans le pays où il est ; les tableaux prennent son matin, les spectacles sa soirée. Il a assisté à un opéra de Paisiello à Paris, il a entendu chanter les bouffons italiens à Saint-Cloud. Il va à la campagne de M. de Campan et de là à Versailles..... Le maréchal de Duras lui a dit que sa comédie de *l'Optimiste* serait jouée à la cour le mois prochain. La Reine désire voir *l'Optimiste*.

Enfin, seulement en 1788, au mois de février, il annonce à son ami Letellier la représentation de *l'Optimiste* :

« Monsieur et cher ami, enfin j'ai été joué et j'ai eu le bonheur de réussir..... On espère beaucoup de cette pièce, meilleure, dit-on, que *l'Inconstant*. Molé a joué comme un ange. J'ai cru voir mon père. »

Le vendredi 7 mars 1788, il reparle de *l'Optimiste* en ces termes :

« ..... *L'Optimiste* a été joué hier pour la cinquième fois et avec le même succès. Il y avoit un monde tel, qu'on avoit été obligé de mettre du monde dans l'orchestre des musiciens, et qu'il n'y a point eu de musique : c'est pour la troisième fois. Figaro, dit-on, n'a point attiré plus de monde ; ne dois-je pas être honteux de cette ressemblance ? Aujourd'hui on donne *l'Inconstant* avec la partie de chasse de *Henri IV*. Molé se fait une grande fête de paroître très-jeune aujourd'hui, après avoir paru vieux hier. Il y aura beaucoup de monde, surtout la veille de la clôture. Il est bien agréable pour moi de remplir presque seul la dernière semaine. Je n'entends point parler de la cour, ce qui m'étonne après le succès que ma pièce a eu à Versailles. On craint qu'un maréchal de camp, qui s'est ruiné aussi, n'ait indisposé les courtisans. Quelle petitesse ! Au surplus, je suis fort tranquille d'après la promesse du maréchal de Duras, et surtout d'après les suffrages du public, des académiciens, etc. Ma pièce me produira beaucoup d'argent, un peu de réputation ; que faut-il davantage ? »

Alors on vit l'heureux auteur dramatique répandre

et comme secouer avec prodigalité son bonheur sur les siens, sur sa pauvre famille, sur ses sœurs, à la jeunesse déshéritée de tout plaisir et de toute distraction. Ses sœurs, il les fit venir deux à deux en poste pour assister à sa pièce, et les renvoya ainsi qu'elles étaient venues. Puis ce fut le tour des cousines, des amies des sœurs, et longtemps, avec ces fillettes chartraines dont les fournées se succédaient, c'étaient tous les jours un fin dîner, une bonne loge de spectacle, une promenade à la campagne en carrosse de louage. Et les amis venaient-ils à gronder le dépensier : « Bon, s'écriait-il, une représentation payera tout cela (1) ! »

(1) Ici abandonnons Collin d'Harleville, dont les lettres inédites, mêlées aux jolis détails de la notice d'Andrieux, montrent sur le vif les misères d'un début dramatique au dix-huitième siècle.